

propriété de l'un des braves villageois, et, comme Napoléon retour des Pyramides, il part content.

Il fait un beau soleil d'hiver ; la température est exquise et nos vaillantes bêtes ont grande allure, sentant qu'elles retournent au logis. Bientôt, le Rapide de l'Original disparaît derrière nous. Nous dévalons avec rapidité le long de la rive est de la Lièvre, contemplant à loisir le joli spectacle de ces multiples colonnes de fumée, qui dressent leur blanc panache dans l'air sec du matin, au-dessus des toits nombreux échelonnés sur les deux bords de la rivière.

Si bien que la route nous paraît brève, et quand à 11.30 h. a.m., après avoir brûlé notre étape de quatorze milles, nous prenons pied au presbytère de Saint-Gérard de Montarville, où nous guettait une aimable invitation à dîner, nous nous trouvons tout surpris d'être arrivés si tôt.

* * M. le curé Lemonde nous attendait, étant revenu dans la nuit du Rapide de l'Original, où il avait pris part au congrès de la veille. Il nous fait complaisamment les honneurs de son presbytère, jolie construction dont il est lui-même l'intrépide artisan. Nous visitons avec un intérêt particulier la chapelle domestique, où le T. S. Sacrement est gardé, où se font les baptêmes et les funérailles d'enfants—si peu nombreuses, d'ailleurs—Il n'y a eu, dans toute l'année dernière, qu'un seul enterrement d'adulte. C'est bien d'un pays aussi salubre que devait rêver le rimeur distrait, qu'il s'écriait :

S'il était un endroit où l'on vécut toujours,
J'irais avec bonheur y terminer mes jours !

M. le curé Lemonde nous fait voir le site de la coquette église qui va bientôt s'élever tout près de son presbytère, et celui de l'école de village qu'il songe à construire, avec l'aide du subside que le Comité des Journalistes lui a promis à cette fin.

Un succulent dîner nous convie bientôt à la table de ce dévoué pasteur, et à peine sortis de table, gracieusement libérés par notre hôte, qui sait combien le temps nous presse, nous remontons en voiture.

Deux heures après, nous avons déjà franchi les onze milles de route, tant accidentée, avec l'interminable " Côte aux Loups ", le long chemin sur le rivage du lac Pimodan, les multiples traversées du creek Serpent, qui séparent Saint-Gérard du Poste Maillé. Nous avons pu contempler à loisir, au passage, les affreux dégâts de la " concerne " McLaren sur les lots patentés des colons du canton Montigny. Nous avons salué, avec sa grande croix de bois fichée sur le bord de la route, la modeste hutte de colon qui est connue dans le pays sous le nom de " La Crèche ", et dont je dirai peut-être à mes lecteurs, quelque jour, la palpitante légende.

* * Une fort agréable surprise nous attendait au Poste Maillé, où nous primes pied un peu avant trois heures. Ce fut de rencontrer là M. Major, M.P.P. et M. Noé Landry, agent des forêts, son digne et fidèle compagnon. Ces messieurs, qui nous avaient accompagnés jusqu'à Labelle, le lundi soir, venaient d'arriver ici, avec l'envoyé du gouvernement provincial, justement en vue de régler les réclamations des colons contre la compagnie McLaren. Ils étaient à faire enquête, et quatre ou cinq colons du voisinage se trouvaient là. Nous retrouvions là également MM. Christin et Carufel, qui nous avaient laissés au Rapide de l'Original, à minuit.

Le temps de trinquer à cette heureuse rencontre et nous repartions, malgré les instances pour nous retenir que voulurent bien faire ces gais compagnons. MM. Jetté, maire, et Charlebois, marchand du Nominigüe, nous rejoignaient à ce moment. Ils prirent à leur bord M. Carufel, dont le compagnon de voyage, M. Christin, demeurait au Poste, et, en route pour le Nominigüe.

Sous les clartés mourantes du soleil, nous pûmes admirer encore une fois le joli Lac Pie IX, puis le superbe lac Saint-François d'Assises, avec ses délicieux bouquets d'îles et d'ilots. Nous les longions tour à tour.

Puis, ce fut la rivière Nation, dont nous suivîmes quelque temps le cours, et la Sawga, que nous traversâmes à la brunante. Nous avions également pu apercevoir, au passage, le grand spectre de " La frégate ", habitation de colons français, sur le Chemin Chapleau, laquelle a aussi sa grande croix blanche, aux bras suppliants et sa légende—moins suave que l'autre, toutefois, puisqu'un homme s'y pendit...

Cinq heures sonnaient quand nous entrâmes dans l'hospitalière maison Martineau, au Nominigüe.

* * Il fallait, de toute nécessité, laisser aux chevaux le temps de se reposer et de manger, en leur demeure du Nominigüe, avant d'entreprendre la dernière étape de vingt-un milles qui nous séparait encore de Labelle, du chemin de fer et de la rentrée au foyer.

Nous avions nous-mêmes besoin d'un égal repos, d'un pareil réconfort, après les trente-six milles de voyage que nous venions de faire, presque sans désespérer, de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

Il fut donc résolu que la halte au Nominigüe serait de deux heures. Ce temps nous parut court, employé qu'il fut à nous dégourdir des étreintes du froid et de la fatigue et à savourer un frugal souper, servi par des hôtes fort aimables. Nous eûmes aussi l'occasion, pendant ce répit, de parcourir les journaux de Montréal, dont nous n'avions rien vu depuis le lundi soir. On n'a pas d'idée de l'intérêt que peuvent encore prendre des journalistes à lire les journaux—même les leurs !—en sortant du bois, après trois jours passés loin de la civilisation où l'on imprime.

Le coup de sept heures nous parut donc sonner bien vite, mais comme le Juif Errant de la légende, force nous était de reprendre le chemin.

Nous nous promettions, comme motif de consolation, de faire un arrêt de quelques minutes à la maison Carle, un poste de relai, à huit milles du Nominigüe et treize milles de Labelle.

Il n'était pas encore neuf heures que nous atteignîmes cet endroit. A 9.30, nous devions repartir. Mais l'homme propose et le plaisir—de s'amuser en agréable compagnie, en pleine forêt, loin des gémissements languoureux de la rotative et du cliquetis monotone des machines à composer—le plaisir dispose, très-souvent.

Connaissez-vous Napoléon Carle, mes bons lecteurs ?—Je vous le présente : Un grand, joli et sympathique gaillard de bonne race, joyeux compère, violoniste distingué, qui fut, pendant de nombreuses années, chef d'orchestre de l'un de nos principaux théâtres, qui pince la guitare avec talent : un esprit cultivé en un mot. Il a lâché héroïquement toutes les charmes de la vie en ville, qui lui souriait facile, pour s'enfoncer en plein bois et jouer de la hache du colon. Ce qui ne l'empêche nullement de manier encore l'archet comme un virtuose qu'il est resté. Si vous ajoutez à cet élément la présence de Mme Carle, qui seconde dignement son mari, pour faire oublier aux voyageurs les longueurs de la route ; la présence aussi de Mlle Carle, pianiste émérite malgré son jeune âge, les deux dames consentant à prolonger leur veille pour faire durer notre agrément, vous pardonnerez à quatre journalistes, fourbus d'un très long voyage, enchantés de retrouver soudain, au fond du bois, un coin de saine et délicieuse civilisation, d'avoir passé là, à se récréer, plus de trois heures, quand ils avaient arrêté de n'y consacrer pourtant que trente minutes.

De jolis vers dits ou chantés, de captivantes auditions de violon et de piano, des propos enjoués : en faut-il davantage pour faire perdre aux pauvres errants que nous étions la notion du temps qui fuit ? J'invoque pour notre peccadille, aux yeux des gens sérieux, les circonstances atténuantes. C'est que nous n'avons pas même le ferme propos... Si ce n'est de recommencer de plus belle l'aventure, en pareille occurrence, et toutes choses égales du reste.

* * A minuit et demie nous repartions, pour arriver à Labelle à trois heures. Une heure et demie d'un sommeil assez peu réparateur, et c'était déjà le temps venu de reprendre le train, qui haletait en gare,

ressé de nous ramener à Montréal, où il nous déposait, à la gare Viger, le vendredi, 20 décembre, pour dix heures du matin.

De toute cette charmante excursion nous ne rapportions qu'un regret, celui d'avoir dû laisser à Labelle l'un de nos compagnons, que la détente de ce voyage fatigant devait y retenir, en chambre, trois jours encore, et d'avoir, par un fâcheux malentendu, faussé compagnie à l'aimable M. Vilani, qui avait ménagé aux journalistes expéditionnaires une délicate réception, en son castel de la Rouge, chemin de L'Annonciation, dans la nuit du 16 décembre.

Mais nous nous sommes bien promis que nous prendrions notre revanche de ce contretemps, avec l'assentiment gracieux du populaire industriel italien, à la première occasion opportune.

JULES SAINT-ELME.

M. JULES HERBETTE

M. Jules Herbette, ancien ambassadeur de France à Berlin, vient de mourir subitement, à l'âge de soixante-deux ans, frappée d'une congestion causée par le froid. Né à Paris en 1839, il était entré à l'Administration du quai d'Orsay en 1860. Il avait le grade de consul de deuxième classe, lorsque, à la chute de l'Empire, il fut appelé au secrétariat particulier de Jules Favre, devenu ministre des Affaires étrangères.



Ce fut le 10 septembre 1886 que M. Jules Herbette fut élevé à l'ambassade de Berlin, en remplacement de M. de Courcel, démissionnaire. Il devait occuper ce poste important jusqu'au 1er juin 1896. Pendant son séjour de près de dix ans en Allemagne, il devait voir passer trois empereurs, trois chanceliers, deux secrétaires d'Etat, et représenter les intérêts de la France dans des conjectures difficiles, notamment au moment de l'affaire Schnœbelé (1887) et des incidents du jubilé de la guerre (1895-1896), dont on n'a pas oublié la gravité. Il avait été promu grand-croix de la Légion d'honneur quelque temps avant de quitter la carrière pour vivre désormais dans la retraite.

BIBLIOGRAPHIE

ALMANACH DES CERCLES AGRICOLES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC, pour 1902. (9me année). Publié par J. B. Rolland & Fils, 8 à 14 rue Saint-Vincent, Montréal.

Cette petite brochure, quoique publiée tout spécialement dans le but de procurer à nos cultivateurs Canadiens-Français la connaissance des progrès de l'Agriculture et des nouvelles méthodes de cette science, mérite non seulement l'accueil de la classe agricole, mais aussi celui de tout le public, car il renferme le plus heureux mélange de choses sérieuses, utiles et pratiques.

En vente chez tous les libraires, au prix de dix centins l'exemplaire, et un dollar la douzaine. Franco par la poste.